

## Quel engagement pour le psychanalyste ? Ethique du désirant et enjeux socio-politiques <sup>1</sup>

Michel DE WOLF

*A la mémoire de Hervé Coster*

(115) La pratique de la cure offre bien souvent l'occasion à l'analyste d'éprouver l'inconfort si singulier de la position qu'il a à tenir face aux détreesses qui viennent interpellier son écoute bienveillante. C'est ce qui m'arriva durant l'analyse d'une jeune mère affligée d'une problématique anxieuse extrêmement pénible qui absorbait l'essentiel de ses énergies dans un combat épuisant contre des impulsions agressives et mortifères à l'égard de son dernier-né. Il s'agissait incontestablement d'une personne particulièrement sensible et généreuse, affichant de très sincères préoccupations à l'endroit des misères et des injustices du monde actuel. Un jour, au détour de ses associations, elle évoqua les images atroces, diffusées par les médias, (116) d'enfants africains faméliques et agonisants. Sur un ton de révolte, elle fustigea l'indifférence et l'incurie des responsables des affaires de notre pitoyable univers. Tour à tour étaient pris comme cible : le laisser-aller coupable et cynique des autorités politiques, la turpitude d'une célébrité mondaine s'exhibant tout affairée au milieu de cette détresse en direct, mais également et surtout la complaisance de tous ces regards se gavant passivement – dans une espèce de jouissance silencieuse – du spectacle banalisé de la tragédie des autres.

Les choses m'étant ainsi dites, les oreilles auxquelles ces propos s'adressaient devaient aussi, sans doute, y trouver leur propre compte. Cette virulente dénonciation n'était pas sans malmener, d'une façon quasi transparente, les règles qui sont supposées gouverner l'écoute de l'analyste, à savoir la *neutralité* et l'*abstention*. Deux notions que véhiculent à l'envi les classiques ouvrages sur la « technique psychanalytique », mais qui – notons-le – apparaissent également dans le discours politique.

Cette séquence passionnée dans les propos de l'analysante semblait donc également interpellier ce qu'elle percevait comme passivité, non-agir – elle dira même : non-engagement – chez celui qui avait de son côté pourtant pleinement accepté de s'embarquer avec elle dans l'aventureux parcours de la cure analytique. On peut aisément deviner la sensation de tiraillement – fugitive, mais bien réelle – qui étreignit l'analyste : d'un côté, sympathie plutôt spontanée pour une protestation dont la dimension authentiquement éthique ne pouvait que rencontrer son adhésion intime, ... de l'autre, ce que Lacan a appelé « l'apathie de l'analyste », d'autant plus astreignante à soutenir ici que la patiente venait d'en méconnaître les vertus positives d'écoute, de bienveillance, de patience...

En ce point de trouble, il convient – comme l'on dit – de garder la tête froide, c'est-à-dire de garder la tête à la tâche, tâche à laquelle l'analyste s'est préparé et d'où il sort averti des visées du travail et des moyens nécessaires pour se donner les meilleures chances d'y parvenir. Il s'abstient donc d'adhérer ! Pas question de partager cette indignation, de répondre à cet appel, de dire sa propre révolte, de se montrer d'une manière ou d'une autre solidaire d'une argumentation qui allie cependant pertinence et générosité. Devant l'impossibilité d'un tel témoignage manifeste sur la scène de la cure, (117) irions-nous pour le moins entretenir dans notre for intérieur une secrète sympathie pour de semblables intérêts sociaux ou engagements socio-politiques..., et ainsi établir une sorte de complicité tacite autour d'une « cause commune » ?

Le maintien d'une écoute ouverte, celle qui permet au sujet de s'engager plus avant dans l'analyse de son désir, se paie précisément d'un renoncement radical à l'idée même de faire « cause commune ». La suite de l'expérience clinique – avec ce qu'elle implique de soumission aux signifiants du sujet – en apporte habituellement la démonstration.

De fait, cette analysante fournira dans les séances suivantes tout un matériel qui permet d'élucider une

---

1. Ce texte est une version réécrite de l'exposé présenté lors de la journée de la Fondation Européenne pour la Psychanalyse du 25 septembre 1993 à Bruxelles : « Quelle responsabilité pour le psychanalyste dans le champ social ? »

problématique fondamentale pour elle et qui, jusqu'alors, n'avait montré que le bout de son nez. L'élaboration associative de certains rêves et souvenirs d'enfance retrouvés livra des métaphores où se signifiait, on ne peut plus explicitement, une identification avec ce que Lacan désignait comme le « bien-suprême » : le « bon objet » de Mélanie Klein en tant que « contenant universel » apte à répondre de façon comblante à toutes les indigences de la terre. Au terme d'un long travail elle fut amenée à reconnaître qu'elle s'était fantasmatiquement identifiée à une sorte de sein comblant, identification inconsciente qui se signifiait dans les formations de l'inconscient par des expressions du style : être ce flot de lait et de miel, être une farine éblouissante de blancheur, être comme la manne céleste... figures diverses qui toutes tournaient autour d'une nourriture divine et de la préparation d'un pain à nul autre pareil. Identification à l'objet « partiel » oral – nous dit la doctrine psychanalytique – mais qui fonctionne dans le fantasme comme objet « totalisant », dans la mesure où il entraînait le sujet à ne plus pouvoir concevoir autre chose en dehors de lui qui puisse également être apte à satisfaire un appel de détresse, une demande de secours. A ce niveau, le sujet était incapable de décoller de son identification primitive avec la totalité : il était ce phallus oral.

C'est donc en se démarquant de toute adhésion, même tacite, à une « cause » quelconque et en renonçant à participer à la satisfaction trouble d'une passion humanitaire (ici en l'occurrence une jouissance prise dans le fantasme) que l'ascèse analytique a permis à l'analyste de mener à bonne fin un aspect essentiel de sa tâche, à savoir de débusquer un fantasme inconscient (118) et de lever le refoulement qui le frappe. L'analyste n'agira pas autrement si, dans le cadre d'autres cures par exemple, de poignants plaidoyers pacifistes ou de violentes diatribes antimilitaristes – dénonçant de bien réelles atrocités guerrières – sont proférés pour recouvrir une problématique inconsciente de destruction et de réparation. Ou encore si, dans l'analyse d'un obsessionnel, les discours altruistes et les actions charitables se laissent ramener dans le mouvement de la cure à des fantasmes sadiques inconscients.

Peut-on pour autant affirmer qu'en démasquant ainsi les « belles âmes » et en révélant l'enfer des bonnes intentions, la cure analytique s'apparente à une sombre entreprise de *démobilisation*, qui sape les engagements socio-politiques et ruine les valeurs dites de solidarité et de progrès ? Cette objection – ma foi, assez cruelle – est encore formulée de nos jours par certains détracteurs de la psychanalyse (J. Van Rillaer, e.a.).

Le déroulement de la cure évoquée précédemment répond en partie et latéralement à cette critique, mais néanmoins d'une façon particulièrement articulée dans l'expérience même. En rompant avec cette identification inconsciente au phallus oral, la patiente s'est libérée de la cause obscure et tenace de la souffrance qui lui fit entreprendre le traitement. Non seulement toute réalisation effective de ses projets charitables se perdait pour elle dans des complications névrotiques inhibantes et douloureuses, mais surtout les relations qu'elle entretenait avec son entourage – et, en premier, avec son jeune enfant – étaient littéralement empoisonnées par des craintes fantasmatiques liées à cette identification inconsciente. Elle endurait, comme il se conçoit dans pareille position subjective, des angoisses de dévoration confinant à la dépersonnalisation, ce qui n'était pas sans entraîner une profonde altération du lien avec son prochain le plus proche et le plus aimé : son petit garçon (le cas du petit Dick relaté par M. Klein illustre exemplairement la pathologie d'un tel lien). Quant à son entourage à peine plus éloigné, l'analysante se plaignait de lui infliger des rapports extrêmement conflictuels que nous pourrions ranger sous la rubrique du « despotisme du service rendu et du droit à la gratitude ». Il n'est pas abusif de considérer que le progrès accompli par la cure comporte pour cette patiente – outre une conquête personnelle appréciable – une disponibilité nouvelle pour des (119)relations à autrui dégagées des affres de la fusion. Quant au destin ultérieur de ses investissements humanitaires, on ne voit pas pourquoi le renoncement à une fiction subjective entièrement narcissico-phallique (être le sein comblant) devrait nécessairement entraîner la ruine des dispositions altruistes. A l'inverse plutôt, en se dégageant de l'idéalisation et de la culpabilité, cette patiente s'est trouvée mieux à même de conformer ses actes avec d'authentiques engagements éthiques et d'y apporter une efficacité décuplée par un réalisme vraiment lucide et responsable.

Il n'en reste pas moins que la fonction de l'analyste en exercice, bien que mise au service du surgissement de la vérité du sujet désirant, n'aura pas cessé durant le processus de la cure de se prêter à une série de malentendus. C'est ainsi qu'on aura tendance à méconnaître que l'action de ce soi-disant « grand désenchanteur » – parfois décrit comme indifférent, insensible, voire hypocrite professionnel (Th. Szasz) – se fonde en fait sur un véritable engagement éthique. Réduire celui-ci à une éthique de neutralité ou d'abstention serait confondre l'éthique de l'analyste avec les moyens – disons « techniques » ou « méthodologiques » – auxquels il a recours pour accomplir les visées du traitement. Mais comme l'engagement éthique de l'analyste ne cherche guère à se faire valoir comme tel sur la scène même de l'action analytique, nous pouvons comprendre que le cadre de la cure n'est pas le lieu idéal pour dissiper ces malentendus tenaces. Hors de ce cadre, rien n'objecte – bien au contraire – à ce qu'on essaie de mieux cerner les axes essentiels de cet engagement éthique. C'est ce que nous tenterons de faire en regroupant – à tout le moins dans leurs grandes lignes – une série de considérations déjà largement développées dans l'élaboration psychanalytique.

Il nous faut d'abord rappeler que l'émergence de la fonction du psychanalyste résulte d'un acte éthique de Freud : celui de refuser le pouvoir de la suggestion (il parlait de la « tyrannie de la suggestion ») et de rendre tous les pouvoirs à la libre parole de ses premières patientes. En renonçant à endosser purement et simplement le prestige et l'autorité qu'elles accordaient à sa personne, Freud put reconnaître le phénomène

du transfert et analyser ses véritables ressorts. Dès lors, au lieu d'exploiter ce transfert pour (120) accroître son influence thérapeutique suggestive à la manière d'un guérisseur, il sut le faire servir comme outil inédit pour la découverte de l'inconscient.

*L'amour du vrai* et la *recherche de la vérité* sont promus au principe même de la démarche freudienne. Celle-ci s'applique à démasquer les diverses entraves qui font obstacle à la réalisation subjective de l'individu et à l'intégration de sa part inconsciente. Ces entraves ont pour noms « refoulement », « méconnaissance », « déni », mais aussi toutes ces constructions défensives – illusions, individuelles ou collectives – dans lesquelles se réfugient le narcissisme et la toute-puissance menacés. Un même souci de dévoilement de la vérité inconsciente du sujet dénoncera également la foncière suggestionnabilité du moi-conscience. Cette aptitude à se laisser suggestionner se trahit dans la croyance aveugle en des figures idéalisées, ou dans la fascination exaltée pour des dogmes et des idéologies.

Ferenczi opposait la « science qui éveille » à la « science qui endort » : ainsi la psychanalyse, qui recherche la vérité, s'efforce d'éveiller l'humanité somnolente, de la libérer de ses complaisances et de ses hypocrisies. Aussi, la psychanalyse s'affirme-t-elle comme un effort lucide et critique contre les aveuglements, les illusions et les faux-semblants qui freinent la marche des individus vers plus d'autonomie, d'authenticité et de responsabilité. La vérité est non seulement libératrice, mais sa reconquête est censée soulager la souffrance psychique qui résulte des précautions défensives prises à son égard <sup>2</sup>.

Le fait que la démarche analytique semble accorder un privilège particulier à l'individu considéré dans sa *dimension de sujet* nous invite à envisager un autre groupe de considérations éthiques. Dès son surgissement, le traitement analytique s'est affirmé comme une démarche strictement individuelle, selon le modèle du colloque singulier, bien qu'elle ne se réduise (121) pas à une simple rapport duel <sup>3</sup>. Dans *Psychologie des masses*, Freud a déploré la régression collective que subissent les individus lorsqu'ils sont pris dans un groupe (psychologie des foules). Toutefois, la psychanalyse s'est toujours gardée d'opposer – comme le fait un rousseauisme naïf – l'individu, bon de nature, à la société oppressive et pervertissante.

Elle a sans cesse cherché au contraire à penser le rapport « individu-collectivité » dans une articulation dialectique <sup>4</sup>. Donc ni adaptation pure et simple de l'individu à la société, ni rejet total. Certes, les exigences de la civilisation et les idéaux d'une culture imposent à l'individu de coûteuses et pénibles restrictions. Mais d'un autre côté la psychanalyse a amplement démontré à quel point la constitution de la subjectivité de l'individu était tributaire de l'Autre. Cette notion de l'Autre va bien au-delà de l'autre semblable (le partenaire de la relation duelle) puisqu'elle désigne un ordre symbolique qui déborde et détermine les individualités que nous sommes. L'Autre est non seulement cette chaîne des vraies paroles où chaque sujet a à reconnaître son attache existentielle, mais il est aussi un lieu où s'articule le trésor des signifiants du langage, dont le manque central et primitif inscrit dans l'être parlant une faille qui fonde le désir inconscient. Bref, l'approfondissement de la structure du malaise dans la civilisation laisse en fait apparaître un malaise structural dans le sujet. Sujet divisé, sujet du manque et du désir, il résulte d'un refoulement primaire qu'il s'agit de distinguer des refoulements secondaires ou des répressions imputables aux idéaux culturels et éducatifs.

Sans nier les tensions et les antagonismes entre la liberté individuelle et les contraintes collectives, la psychanalyse jette un éclairage nouveau sur la conflictualité, non plus seulement intersubjective, mais bel et bien intra-subjective. C'est cette division structurale interne qui rend compte de l'excentricité du sujet du désir inconscient par rapport au moi qui (122) s'intentionnalise dans le discours conscient. L'être même de ce sujet ne se soutient que d'une symbolisation de son manque à être, et non par des identifications moïques ou par des imaginisations du manque, par lesquelles le névrosé échoue symptomatiquement à intégrer le rien au cœur du désir et le manque au niveau du grand Autre.

Quoi de plus naturel que de privilégier l'individu ? Il est en effet seul sujet de son désir et de sa parole. On ne saurait en aucun cas inclure le sujet dans une énonciation collective, même s'il est vrai qu'il emprunte ce par quoi il tente de signifier l'être de son désir au trésor commun du langage. Il arrive, au contraire, que le poids d'un certain discours universel produise un écrasement traumatique de la singularité parlante et désirante du sujet, comme cela s'avère dans le discours de la science. L'individu est également confronté à la subjectivation de sa propre mort. Les structures collectives peuvent éventuellement favoriser ou contrarier cette intégration, mais elles ne peuvent le faire à sa place. L'expression « vie commune » que l'on applique parfois aux époux paraît à la réflexion un abus de langage : il n'y a pas plus de « vie commune » qu'il n'y a de « mort commune ». Il restera toujours une sorte d'irréductible solitude – si bien cernée par Winnicott – qui caractérise le sujet dans son rapport au désir, à l'existence, à la mort, à la vérité.

---

2 Cet enthousiasme militant des premiers psychanalystes – bien que touchant – pourrait aujourd'hui nous sembler excessif. Lacan nous a incité à y mettre un bémol, non de modestie mais de structure : la vérité n'est pas toute – on ne peut que la mi-dire – encore ne s'attrape-t-elle que par le détour de la tromperie dans sa structure de fiction.

3 Lacan a puissamment démontré la structure complexe de la relation analytique dans son fameux schéma L.

4 Rappelons-nous la très parlante métaphore astronomique de Freud : « *Comme une planète tourne autour de son axe tout en évoluant autour de l'astre central, l'homme isolé participe au développement de l'humanité en suivant la voie de sa propre vie* » (in *Malaise dans la civilisation*, 1930).

Un autre trait majeur de l'engagement éthique de la psychanalyse – tant pour l'analyste exerçant sa fonction que pour le patient s'impliquant dans la cure – se laisse repérer dans la notion de *responsabilité*. Du côté de l'analyste, le seul sens recevable du « s'autoriser de lui-même » est celui de devoir assumer – sans délégation possible à aucune autorité, à aucun modèle – la pleine responsabilité de la place qu'il a accepté d'occuper. De cette place, il a à répondre de son désir d'analyste mais aussi, et surtout, il a à manifester sa « respons-abilité » face à l'appel chez ses analysés de leur désir en souffrance dans le mouvement de se faire reconnaître.

La démarche dans laquelle s'engage le patient s'inscrit totalement à l'encontre d'une quelconque « déresponsabilisation » comme semblait l'avaliser cette idée-alibi selon laquelle le repérage de déterminants inconscients atténue considérablement la responsabilité individuelle. En fait, si le patient s'y engage vraiment, c'est pour avoir déjà reconnu sa part de (123)responsabilité dans les malheurs dont il se dit victime. Tout le cheminement de son travail analytique ne fera que renforcer cette aptitude à pouvoir répondre de son désir inconscient.

Au terme de cette sommaire évocation de certains axes fondamentaux de l'éthique qui sous-tend discrètement l'action du psychanalyste, envisageons maintenant un *double risque de fourvoisement* que pourrait comporter une accentuation exagérée des valeurs éthiques essentielles de la psychanalyse.

Depuis Freud, la psychanalyse s'est toujours défendue de vouloir être une « conception du monde ». Mais ne laisse-t-elle pas entrer par la fenêtre ce qu'elle venait de chasser par la porte ? Dans un article intitulé « Psychanalyse et politique sociale » (1922), Ferenczi non seulement formule l'espoir de l'avènement prochain d'une forme lucide « d'individualisme socialiste », mais indique que « *ce sont peut-être justement les données fournies par la psychanalyse qui finiront par aboutir à la formation d'une Weltanschauung* ». Soulignons que l'éventualité d'une telle dérive est d'autant plus réelle de nos jours que la pratique et la réflexion psychanalytiques vont dans le sens de promouvoir une nouvelle éthique, voire l'idée d'un nouveau lien social. Cette réédification éthique requiert toute notre vigilance si nous voulons éviter qu'elle participe à une forme sournoise d'utopie sociale. Sans aller jusqu'à cet excès, elle a néanmoins le mérite de montrer que l'entreprise de désillusionnement – à laquelle on identifie parfois l'analyse ne laisse pas le sujet dans une dérélition complète, prétendument livré sans recours au vide, à l'absurde de son existence et à la vanité de ses engagements et de ses actions. Passablement dés-abusé certes – mais au sens de détrompé -, ce sujet n'en reste pas moins avoir accompli un travail sur lui-même dont l'efficacité repose précisément sur certaines valeurs, comme par exemple la confiance dans les pouvoirs et les ressources de la parole, ou encore la reconnaissance du semblable rendu à son altérité.

L'autre écueil d'une amplification excessive de l'éthique dont se réclame le psychanalyste serait d'entraîner une idéalisation de la psychanalyse et du psychanalyste. Travers que Lacan souligne dans son *Séminaire sur le transfert* (124) où il note que la véritable intégration du désir de l'analyste implique l'abandon de toute croyance concernant les idéaux de l'analyste : « *L'analyste doit s'absenter de tout idéal de l'analyste* ». On a tous à l'esprit ce fameux mythe d'un « désir pur ». S'il se croit un homme meilleur, ou supérieur, il pourrait se souvenir avec avantage du cinglant défi que Freud adressa jadis à ce qu'il appelait – déjà ! – le « narcissisme éthique » de l'homme. « *Que celui qui, non satisfait d'être à la fois composé d'une essence morale mais aussi d'une essence maléfique, veut malgré tout être "meilleur" que ce à quoi sa nature le dispose, essaie de voir si, dans la vie, il réussit à produire autre chose que de l'hypocrisie ou de l'inhibition* » ! Freud écrivait ceci dans un ajout à la *Traumdeutung* (en 1925) consacré à notre responsabilité face à ce qui se signifie dans le rêve comme désir inconscient.

Une possible prévention contre l'idéalisation de l'analyste – contre laquelle pourtant l'analyse de l'analyste aurait pu le prémunir – pourrait consister à mettre cet engagement éthique à l'épreuve de l'expérience à la fois de l'existence et de la présence au monde. Cette proposition n'est peut-être pas aussi incongrue qu'il y paraît. D'abord, l'engagement éthique du psychanalyste ne saurait être assimilé à une simple attitude professionnelle dont il se sert seulement les « jours ouvrables ». Il n'est guère concevable qu'il puisse s'en départir dès qu'il quitte son cabinet, comme s'il s'agissait – pour reprendre la métaphore de Freud – « d'un lorgnon qu'on met pour lire et qu'on enlève pour aller se promener ». Cette disposition éthique ne peut que l'accompagner hors de sa profession. Comment pourrait-il d'ailleurs en être autrement, puisqu'elle résulte de la mutation profonde et durable produite dans l'économie de son désir par son analyse personnelle et relayée ensuite par l'exercice de sa fonction dans sa propre pratique ?

Ensuite, on ne voit pas pourquoi l'analyste échapperait au monde – proche et moins proche – dans lequel il vit. Qu'il soit analyste n'empêche pas qu'il est également citoyen, éventuellement père, époux, ami... que sais-je encore ? collègue du groupe analytique, pourquoi pas ? Toutes positions qui ne sont pas sans comporter des responsabilités particulières. Ces responsabilités, il les retrouve certes comme quiconque, à ceci près que son expérience psychanalytique aura pu entraîner chez lui des mutations subjectives spécifiques. On serait en droit d'exiger de lui qu'il assume de (125)telles responsabilités en homme passablement « averti » de certaines choses du fonctionnement de son inconscient et des ressorts psychiques des diverses formations humaines. Être averti ne veut assurément pas dire qu'il détient un savoir-pouvoir absolu le mettant à l'abri de toute surprise, de toute incompréhension ou de toute impuissance. Par contre, le travail entrepris sur lui-même devrait idéalement le conduire à rompre intimement avec un certain fonctionnement de foule, ou par exemple avec une certaine captivation exercée par des identifications

ségrégatives (ethnique, religieuse, voire patriotique). Et là encore cette rupture ne saurait être absolue : il nous paraît essentiel qu'il puisse assumer un sentiment de communauté plus vaste avec tous les parlêtres, quel que soit leur idiome, parmi lesquels il pourrait éprouver une solidarité et une responsabilité peut-être nouvelles. Dans ce cadre élargi il pourrait témoigner plus pleinement de son engagement éthique, avec une aisance et une liberté gagnées par le fait qu'il ne doit plus le subordonner aux exigences qu'imposait la direction de la cure.

Dès lors, pourquoi n'agirait-il pas en « citoyen analytiquement averti » ? Averti d'au moins ceci : que, dès qu'il ré-intègre le champ social, sa dite apathie – de mise dans le cadre analytique – risque bien, s'il n'y prête attention, de changer de valeur et de portée. Ainsi donc il pourrait non seulement faire preuve de certaines qualités d'écoute, de patience, de relance, mais aussi véritablement intervenir pour rompre un silence complice, émettre un avis, s'engager dans des actes, s'impliquer dans des questions de vie en société, ou encore se mobiliser, à l'occasion, pour un devoir d'ingérence. Dans le champ social actuel, les occasions ne manquent assurément pas d'exercer cette fonction de réveil dont parlait Ferenczi. Notre époque est plutôt prodigue en fascinations, passivantes et quasi hypnotiques, où le désir et la responsabilité se dissolvent trop communément dans diverses formes collectives de la torpeur ou du fanatisme.

Ce pari de mettre l'analyste et son éthique à l'épreuve de ses responsabilités ordinaires me paraît plus conforme à l'esprit de notre éthique du « désir en acte » que l'attitude de l'analyste complètement identifié à sa fonction qui, sans quitter sa tour d'ivoire, se mêle d'interpréter sauvagement tout ce qui bouge autour de lui dans le champ social. Disons, en guise de conclusion, que la question est moins de savoir quelles sont les limites du « dedans » et du (126) « dehors » qu'il convient d'imposer à l'exercice de la fonction analytique, mais de rappeler à l'analyste qu'il reste avant tout, là où il se trouve, un *analysant* et que c'est à ce titre qu'il a à maintenir son questionnement.